

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)  
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(Dorothee\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date1840-10-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais celui-ci est gros, surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 559/243-244

### Information générales

LangueFrançais

Cote1233-1234, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840

Une heure

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident, mais celui-ci est gros surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines, si on avait prévu, il y a trois mois une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 juillet. Je l'ai annoncé, répété, rabâché. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition ; le moment où, ne réussissant pas, en Syrie par les premiers moyens, employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira, la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là, quand viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements. Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Lundi 2 heures

Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi. Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crois bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, insensibles, les journaux, les commérages. Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu dans les grandes occasions, les chambres favorables au bon parti ; à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les chambres que nous avons lutté contre l'entraînement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'excuse. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison, et la soutiennent, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.

J'ai reçu une longue lettre du duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité. Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger, est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup d'indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frêne a beau chercher ; il n'apprendra pas de là ce qu'il aurait, besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frêne. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas se tromper sur

le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d'une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l'à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s'allongât plus encore. Je prêterais mes yeux au frêne. Bien décidément j'envie le cottage, j'aime le cottage. Et parlerions-nous quelquefois de tout cela ? J'ai peur que oui. On n'abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand coeur, un grand esprit, un grand goût, l'intimité d'une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux ? Adieu. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-10-04.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/496>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 4 octobre 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

430

Londres. Dimanche 11 Oct. 1840  
une heure

1233

...ment de même  
France. Inspire  
volonté ne,  
aujourd'hui que  
son devoir  
pas sans l'être

lettre du Duc  
et qui me  
rien de précipité.  
; 20 n'a pas  
et quand le  
eurent, ce qui en  
. Il peut alors  
raisons comme  
62, les courageux  
timide contre la  
collaboration  
et de dignité,  
a bien  
pas de la te  
l'avis, de lui  
Il est très  
est pas de.

Nous voilà dans la crise.  
On dit cela à chaque incident. Mais,  
celui-ci est gros, surtout pas l'effet qui  
doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.  
Pas autant que je le voudrais; pas  
autant qu'il le faudrait pour qu'on fût  
clair. On ne voit pas à la guerre. On  
a le sentiment de sa propre simplicité  
dans le climat de la paix et dans l'absence  
de toute intention hostile envers la France.  
On n'a pas le sentiment de l'état des esprits  
en France, de leurs impressions si vives, de  
leurs résolutions si soudaines. Si on  
avait prévu, il y a trois mois, une telle  
explosion en France, je suis convaincu qu'on  
n'aurait pas touché le traité du 15 Juillet.  
Si l'on avait, malgré, tabouillé. Mais la  
prolongation est ce qui se communique le  
moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne  
peut pas voir.

9

8

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai  
beaucoup à attendre et peu à faire. On  
est à merveille pour moi, même ceux  
qui ne sont pas de mon avis, et ne s'y  
rendent point. Un moment peut venir  
où je profiterai de cette bonne disposition,  
le moment où, ne réussissant pas en  
Syrie par les premiers moyens employés,  
et ne se souciant pas d'aller plus loin,  
on sentira la nécessité d'une transaction.  
J'attends et je prépare ce moment là. Quand  
viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos  
Chambres. Elle du Parlement suivrait  
aussitôt. Mais, pour moi comme pour  
le public, ce ne sont là que des bruits.  
C'est maintenant à Paris que se font  
les événements.

Au moins vous m'en donnez de bonnes  
nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris  
pour vous s'élever l'épaulé ? Il faut que  
votre femme de chambre ait la main  
bien lourde. à qui lui sert donc d'être  
laide ?

Je reviens donc  
Londres et que  
J'ai fait pour  
la convention  
politiquement  
les entrainement  
je sais aussi les  
intelligibles, les  
après tout, d'après  
vu, dans les gros  
favorable au  
au vrai intérêt  
une force qu'il  
c'est avec les  
litté contre les  
contre les fabric  
contre la polit  
Sur le point de  
de 1831. Avec  
et même d'extra  
que les Chambres  
suivent et la  
leur montrer, la

Lundi 1 heure

Trouvez donc un Byng qui vienne à  
Londres et que j'aie plaisir à mes aussi.

J'ai hâte de nouvelles ce matin.  
La convention des Chambres! Je crois bien.  
Politiquement, je la désire. Je sais bien  
les entraînements publics, la tribune; mais  
je sais aussi les entraînements cachés,  
insensibles, les journaux, les courriers.  
Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours  
vu, dans les grandes occasions, le parti  
favorable au bon parti, à la raison,  
au vrai intérêt du pays, et lui prêtant  
une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs.  
C'est avec les Chambres que nous avons  
lutté contre l'entraînement révolutionnaire,  
contre les fabrications anonymes de la presse,  
contre la politique de café. Nous sommes  
sur le point de rentrer dans la situation  
de 1831. Avec plus de profit peut-être,  
et moins d'expense. Je sais que, pour  
que les Chambres se rallient à la  
raison et la soutiennent, il faut la  
leur montrer, la leur combattre sous

leurs yeux, la vouloit fermement toi-même  
 et leur en inspiras la confiance. J'espère  
 que cette lumière et cette volonté ne,  
 s'évanouiront pas plus aujourd'hui qu'en  
 1831, et que si la raison devoit  
 succomber, ce ne seroit pas sans s'être  
 montrée et se défendre.

J'ai reçu une longue lettre du Duc  
 de Broglie, très judicieuse, et qui me  
 fait croire qu'on en fera rien de positif.

Vous avez bien raison; ce n'est pas  
 de l'esprit tout à fait; et quand les  
 grands hommes approchent, ce qu'il en  
 a de subtil et chaud. Il peut alors  
 se laisser aveugler et entraîner comme  
 un enfant. De son côté G. D., très courageux  
 contre le danger, est très timide contre la  
 responsabilité. Il a naturellement  
 beaucoup d'indépendance et de dignité,  
 peu de pouvoir. Le frère a beau  
 chercher, il n'apprendra pas de là ce  
 qu'il auroit besoin de savoir. Je suis  
 très préoccupé du frère. Il est très  
 dévoué; mais il ne voudroit pas de

On dit cela à  
 celui-ci est grand  
 doit faire à la  
 Pas, autant qu  
 autant qu'il le  
 sage. On ne  
 à le sentiment  
 dans le droit de  
 de toute intention  
 On n'a pas le droit  
 en France, de la  
 leurs résolutions  
 auroit prévu, il  
 explosion en France  
 n'auroit pas tenu  
 de lui arriver, et  
 prévoyance est  
 surint. Et quand  
 n'est pas voir.

1239  
trouper sur le moment où doit se placer  
la résolution. Deux choses font le succès.  
D'une conduite, son mérite et son à-propos.  
On ne devine pas l'à-propos. Il faut le  
voir. Je voudrais que ma vie s'allongât  
plus encore. Je prêterais mes yeux au frère.

Bien de l'idée d'aller jouir le cottage,  
j'irais le cottage. Y parlerions nous, quel que  
soit cela? J'ai puis que oui. On  
n'abdique pas la nature. On ne se fait  
pas petit, même pour être heureux.  
Je voudrais pourtant bien être heureux.  
Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur?  
Et quel bonheur! C'est bien là l'orgueil  
humain. Je préfère infiniment le bonheur  
à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le  
bonheur. Mais pour le bonheur, dans  
un cottage comme dans un palais, je  
veux à côté de moi, à moi, un grand  
cœur, un grand esprit, un grand goût,  
l'intimité d'une grande pensée. Je  
ne puis pas être heureux à moins, par  
vingt minutes. Mais je devrais le être!

Adieu. Adieu.